

« Le plus petit instant de la vie est plus fort que la mort, et la nie. » André Gide, *Les Nourritures terrestres*. Cette affirmation correspond-elle à la représentation de « la force de vivre » dans les œuvres au programme ?

NADÈGE GOLSTEIN

Analyse du sujet

« L'unique bien c'est la vie » écrit Gide avant d'affirmer cette toute-puissance de la vie dans « le plus petit instant » qui se manifeste par une négation de la mort. Cette pleine et entière défense de la force de vivre fera même de la mort une exigence de vivre chaque instant comme une vie nouvelle. La force de la vie est l'intensité de l'instant qui est à chaque fois toute une vie. Mais tous les instants sont-ils vraiment susceptibles d'une telle intensité ?

PROBLÉMATIQUE

Peut-on trouver l'authentique force de la vie dans cette capacité à égrener ses instants ?

PLAN

- I. Trouver la ferveur de la présence dans toute sensation, tout sentiment
- II. Mais la douleur et sa mémoire s'imposent à nous
- III. Vivre chaque instant à contretemps

Introduction

Dans *Les Nourritures terrestres* Gide invite à être disponible au monde, le regarder et le vivre dans sa plénitude, sentir l'instant nous pénétrer, nous emplir. Si l'on peut ressentir cette ferveur de chaque moment dans l'attention à la présence sensible, sensuelle et spirituelle, bien des événements de nos existences égarent nos âmes et l'appesantissent. Comment vivre dès lors en « intempestif », associer en soi la contemplation et le risque d'agir ?

1. Trouver la ferveur de la présence dans toute sensation, tout sentiment

1. Faire entendre les milliers de détails d'une vie qui a disparu

C'est le mode d'écriture inventé par Svetlana **Alexievitch** dans *La Supplication*. Dans un entretien de 2013 elle révèle sa démarche avec ses enjeux : « Très tôt, je me suis intéressée à ceux qui ne sont pas pris en compte par l'Histoire. Ces gens qui se déplacent dans l'obscurité sans laisser de traces et à qui on ne demande rien. » (*Le Figaro*). C'est bien le sens de cette « supplication » qui se veut « chronique du monde après l'apocalypse » de Tchernobyl. Et ce qui frappe c'est bien l'extraordinaire sensualité de ces voix et de leur expérience intransmissible et pourtant tellement présente dans les détails de leur « vivre ». Dans cette dévastation la vie reste célébrée. « Tout vit ici. Absolument tout ! Le lézard vit, la grenouille vit. Et le ver de terre vit. Et il y a des souris ! Tout y est ! C'est surtout au printemps, que c'est beau. J'adore quand les lilas fleurissent. Les fleurs de merisier sentent si bon. », p. 42.

2. Ouvrir l'intériorité au monde : l'intime et l'universel

« Toute sensation est d'une *présence* infinie » selon Gide. **Hugo** entend déverser dans « Les **Mémoires d'une âme** » que sont *Les Contemplations*, « toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes les réalités, tous les fantômes vagues, riants ou funèbres, que peut contenir une conscience, revenus et rappelés, rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre. C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil », *Préface*. Mais **Hugo** ne parle pas ici d'une introspection, chaque poème du recueil, et plus encore ceux de « l'aujourd'hui » rapprochent l'intime du vécu familial tragique ou de la communion avec la nature et l'engagement intense dans le siècle par une sensibilité aiguë à l'histoire. C'est par le mélange de toutes les voix de la nature et de l'histoire que la poésie recueille et recrée l'ardeur de la présence, et que le poète retrouve une ferveur politique et une nouvelle adresse au peuple.

3. L'affectivité spécifique du philosophe

Patrick Wotling note dans sa présentation du *Gai Savoir* que **Nietzsche** aurait repris de Stendhal l'idée que la vraie philosophie c'est de « tout tourner au gai » dont naît en partie l'idée de *Gaya Scienza* qui exprime l'idée de la vie mise au premier plan, la reconnaissance que toute vie est source de toute valeur et même de la valeur de la connaissance. À cet effet le philosophe de l'avenir, celui du *gai savoir*, allie en lui les vertus du troubadour et du chevalier, le savoir nouveau sera conquête, art, victoire, retour à la « plénitude de la vie forte ». Le philosophe nouveau devra abandonner une forme appauvrie de son affectivité devenue *ethos* d'une poursuite ascétique de la

vérité et être capable de vivre et de maîtriser, d'assimiler de multiples états affectifs, de supporter l'instabilité du *pathos* et pour cela « on doit apprendre à aimer », § 334, p. 268, faire preuve d'hospitalité pour ce qui nous est d'abord étranger.

II. Mais la douleur et sa mémoire s'imposent à nous

1. Le poids du deuil

Qu'on soit poète ou philosophe ou soldat, ou paysan, la pesanteur de vivre nous frappe toujours. À commencer par la mort, la perte des êtres chers et le souvenir tout comme la peur de l'oubli de ce qu'ils furent. « Oh ! Je fus comme fou dans le premier moment, Hélas ! Et je pleurai trois jours amèrement. Vous tous à qui Dieu prit votre chère espérance, Pères, mères, dont l'âme a souffert ma souffrance, Tout ce que j'éprouvais, l'avez-vous éprouvé ? », C, IV, IV. Ici, le poids du deuil est tel qu'il est le centre géométrique et métaphysique de toute l'écriture, l'organisation, la portée des *Contemplations*.

2. Les expériences « saturnales » et la grande mélancolie

Dans la Préface du *Gai Savoir Nietzsche* parle de « l'expérience vécue » de celui-ci et doute qu'on puisse s'en approcher, ne serait-ce que par la bizarrerie de sa langue, « langue du vent de dégel », qui rappelle aussi bien « la proximité de l'hiver que la victoire sur l'hiver ». Cette langue est donc empreinte de ce mal qu'elle combat et n'aurait ni sens, ni puissance, ni expression possibles sans « contenir » – au double sens du terme – la reconnaissance d'une « guérison » et lucidité sur cette maladie dont il a fallu guérir, « terrible et longue oppression ». Le terme de « saturnales » doit expliciter le « *gai savoir* » : les valeurs de la santé doivent renverser celles de la maladie et imposer leurs interprétations. L'idée qui domine est donc qu'il faut résister à cette pesanteur extrême de la maladie qui rend le malade impuissant à vivre au contraire de cette ivresse dionysiaque qu'il aurait recouvrée.

3. L'insupportable douleur de la souffrance insensée

S. *Alexievitch* nous éclaire sur son choix de témoigner de la douleur et de son caractère absurde, en général, mais précisément dans le « vécu » mensonger de Tchernobyl. « Il y a deux moments dans la vie où le langage est proche de l'âme : lorsqu'on aime et lorsqu'on va mourir. Quoi que j'écrive, il est toujours question de l'homme et de son inaptitude au bonheur ». (Interview, 2015). Si tous les témoignages (monologues) du livre sont marqués par la douleur c'est surtout celle de ne pas pouvoir donner de sens aux maladies et aux morts issues de la catastrophe nucléaire. Mais le dernier moment du livre, « une autre voix solitaire » donne toute sa force au besoin de comprendre pour vivre. Celle qui parle est une bibliothécaire qui a aimé jusqu'au bout, jusque dans les détails les plus horribles de la maladie l'homme de sa vie. L'absurdité de cette forme

de souffrance et la disparition de l'aimé se heurtent à l'inutilité de toute littérature pour comprendre. « J'ai lu beaucoup de livres, je vis parmi les livres, mais on ne peut rien expliquer. », p. 248.

III. Vivre chaque instant à contretemps

1. La tragédie et la comédie contre le romantisme

Le philosophe du *gai savoir* doit être inactuel, intempestif. Et cela suppose d'abord de renouer avec la tragédie et la comédie – l'aurore grecque – en dépassant l'aventure romantique que Nietzsche finira par égaler à la décadence. Ce moment romantique est relié (cf. préface) à la maladie, à un mauvais régime de santé, ayant introduit dans sa vie « un pan de désert, d'épuisement, d'incroyance, de glaciation au beau milieu de la jeunesse », c'est ce qui a engendré la douleur de la connaissance, l'amertume du savoir, le dégoût. Nietzsche y reviendra dans le § 370 pour expliquer qu'il s'est lui-même mépris en adoptant ce qu'il qualifie alors de « pessimisme philosophique du dix-neuvième siècle ». Dans le § 370, « la grande santé », c'est cette conquête infinie d'une santé qu'on ne cesse de sacrifier, une santé faite de « naufrages et catastrophes », c'est une « voracité de conscience et de savoir » qui fait que l'on ne peut se satisfaire de « l'homme d'aujourd'hui ». La tragédie qui commence (dernier aphorisme du IV) est alors celle qui a commencé avec la mort de Dieu ou dévalorisation de toutes les valeurs : tragédie du nihilisme contre lequel il faut « apprendre à aimer ».

2. L'art du témoignage historique par la vie des sentiments

La Supplication est souvent qualifiée de roman de voix. L'auteure s'en est expliquée : « Je pose des questions non sur le socialisme, mais sur l'amour, la jalousie, l'enfance, la vieillesse. Sur la musique, les danses, les coupes de cheveux. Sur les milliers de détails d'une vie qui a disparu. C'est la seule façon d'insérer la catastrophe dans un cadre familial et d'essayer de raconter quelque chose. De deviner quelque chose... L'Histoire ne s'intéresse qu'aux faits, les émotions, elles, restent toujours en marge. Ce n'est pas l'usage de les laisser entrer dans l'histoire. Moi, je regarde le monde avec les yeux d'une littéraire et non d'une historienne » (Présentation de *La fin de l'homme rouge*, Actes Sud).

Cette écriture quasi polyphonique a été appréciée sous des formes très contrastées.

Le sociologue J. Rossiaud juge qu'elle remplit une forme d'obligation éthique précisément parce que l'auteure ne juge pas, laisse parler et donne à penser cette mémoire impossible et nécessaire de la catastrophe. D'autres lui ont reproché de manquer d'objectivité historique. Il semble pourtant que nul ne puisse décemment rester insensible à la force de cette écriture à contre-courant de l'histoire et du journalisme, capable de nous faire vibrer aux mêmes émotions, à l'indicible de ces vécus, bien que nous soyons proches de ce qui est aussi énigmatique que singulier.

3. Le poète acteur politique

Ainsi même l'écriture poétique issue du vécu le plus intimiste peut-elle elle aussi inventer un lyrisme nouveau, être l'autrefois et l'aujourd'hui mêlés, car tous les poèmes des livres IV et V des *Contemplations* ont cette double résonance qui fait que – expérience du deuil ou des contradictions et soubresauts de l'histoire et de ses acteurs – la douleur du poète est celle de tous et **Hugo** qui s'est voulu poète en politique mais est ressorti amoindri, accablé du deuil et de l'exil, fait pourtant de sa fragilité poétique et politique une nouvelle forme de l'action politique de l'écrivain. C'est pourquoi le livre V « En marche » commence très vite par la justification de son évolution politique, appuyée sur des *exempla* terribles des moments de l'Ancien Régime qui ont légitimé la terreur de la Révolution. L'acte politique à contre-courant qui est celui d'un nouveau lyrisme contemplatif se rapproche en ce sens de l'œuvre de S. **Alexievitch** car contempler devient alors écouter et recueillir les voix qui traversent chaque moi du monde et affronter la dureté du réel sans que les morts ne soient oubliés des vivants.

Conclusion

Gide plaide pour une intensité sensuelle comme guide de la force d'exister et cela exige une attention à la « volubilité des phénomènes » : une certaine force du regard et du toucher. « Que ton œil soit la chose regardée ». Il n'est donc jamais question de nier la douleur du monde ni de l'esthétiser mais de la traverser avec toute l'intensité d'une poétique qui doit sans cesse se réinventer, se défaire pour se faire et agir en contretemps mais en faveur de ce temps.

À retenir

« Je veux aussi comprendre pourquoi les souffrances nous sont données, pourquoi elles existent. »

La Supplication, p. 249

« “la vie, moyen de la connaissance” – avec ce principe au cœur, on peut non seulement vaillamment, mais même gaiement vivre et gaiement rire ! »,

Le Gai Savoir, § 324

Les passages clés

- *La Supplication*, p. 37-44 « Monologue sur ce dont on peut parler avec les vivants et les morts »
- *Le Gai Savoir*, § 329, « Loisir et oisiveté »

« Le trauma fracasse, c'est sa définition. Et la résilience qui permet de se remettre à vivre associe la souffrance avec le plaisir de triompher. Curieux couple ! »
Boris Cyrulnik, *Autobiographie d'un épouvantail*.
Cette affirmation correspond-elle à la représentation de « la force de vivre » dans les œuvres au programme ?

JULIE REYNAUD

Analyse du sujet

Ce qui fracasse est ce qui brise en éclats, en mille morceaux, un choc d'une puissance inouïe. Le fracas évoque la violence d'une tempête qui détruit à grand bruit. Lorsqu'un être humain vit un événement dépassant, débordant ses propres ressources psychologiques (la perte d'un proche, un abus sexuel, une agression, un harcèlement, des humiliations, une maladie grave, une guerre, une catastrophe naturelle), on parle de traumatisme. Il s'agit, littéralement, d'une blessure (*trauma* en grec) d'une intensité telle que le psychisme et le physique de l'individu sont atteints en profondeur (léthargie, amnésie, aphasie, troubles de la personnalité, de l'alimentation, stress post-traumatique). Pour autant, ces mêmes troubles sont les mécanismes par lesquels l'ordre psychologique ou physiologique du sujet peut être sauvé : par une amnésie, un déni, voire une maladie, l'individu se « sauve » en quelque sorte de l'effondrement. On peut voir là une tentative de l'appareil psychique de reprendre la maîtrise des événements. C'est cette capacité d'adaptation de la personne, suite à un traumatisme, que l'on appelle résilience. Cette résilience est un triomphe, puisque l'être humain qui a vécu le pire, continue de vivre, en faisant une expérience paradoxale salutaire : associer sa souffrance au plaisir d'en triompher. C'est un curieux couple en effet, puisque le plaisir a pour compagne son contraire, la souffrance. Boris Cyrulnik semble nous rappeler qu'on ne se débarrasse jamais de la douleur : le sujet traumatisé reste souffrant, vulnérable, son bien-être est bel et bien diminué. Mais cette souffrance n'est plus seule, elle s'associe à ce qui va la tempérer, la soulager.

Les enjeux du sujet

PROBLÉMATIQUE

Or, une telle résilience est-elle toujours possible ? Le sujet, atteint très profondément par son trauma, peut-il ne pas sortir vainqueur de cette épreuve ? À quelles conditions le couple souffrance / plaisir peut-il se former, et de quoi triomphe-t-on exactement si la douleur est encore présente ? Un tel triomphe n'est-il pas impensable si le fait traumatique est irréprésentable, impossible à « symboliser » ?

PLAN

- I. Lorsque le trauma fracasse un sujet, ce dernier peut s'enfermer dans sa douleur ou nier l'existence même de l'événement traumatique. Or, qu'il ne retienne de ce couple que la douleur, ou que le plaisir, il échoue, dans les deux cas, à se reconstruire.
- II. Cependant, la résilience est possible, à la condition que le sujet sorte de son isolement et « mette en scène » (expression de Cyrulnik), transforme, sublime, son expérience traumatique. Le couple souffrance / plaisir se forme alors.
- III. Si ce couple paradoxal a pu se former (douleur / plaisir), c'est qu'on pouvait encore agir, sur soi ou sur le monde. Mais est-ce bien toujours le cas ?

I. Lorsque le trauma fracasse un sujet : ce dernier peut s'enfermer dans sa douleur ou nier l'existence même de l'événement traumatique. Or, qu'il ne retienne de ce couple que la douleur, ou que le plaisir, il échoue, dans les deux cas, à se reconstruire.

1.

La résilience chez l'être humain traumatisé ne va pas de soi. Il peut bien, terrassé par l'événement traumatique, s'abandonner à sa douleur, se lamenter sur son histoire comme si elle était indépassable. Incapable d'agir, entamé dans ses forces, tant physiques que psychologiques, l'individu « se laisse abattre », « laisse tomber ». La douleur est chez lui envahissante : elle terrasse, encore trois ans après le décès de Léopoldine, Victor **Hugo**, qui n'arrive pas à faire son deuil. La solitude radicale, l'accablement, la passivité absolue peuvent n'être, chez le « traumatisé », contrebalancées par rien. L'homme souffrant a bien des réactions (angoisses, mouvements d'humeur incontrôlés, symptômes divers, cauchemars) mais l'action, qui le réinscrirait dans la vie, lui est impossible.

2.

Entré dans une sorte de boucle infernale, de compulsion de répétition, le sujet rumine indéfiniment ce qu'il lui est arrivé. Sa mémoire est atteinte par ce souvenir traumatique qui se fixe, se cristallise en elle. Le scénario de la naissance de la mémoire traumatique est toujours le même : d'abord on est hébété, chaos debout, on ne peut pas traiter l'information. On y était en rien préparé ; cette réalité qui assaille n'appartenait pas au monde tel qu'on se le représentait. On est débordé. L'individu est alors prisonnier du passé, un passé qui « ne passe pas ». Ma mémoire n'est plus capable d'acquiescer de nouvelles informations me permettant de modifier la représentation de ce qui m'est arrivé, je ne peux que ressasser, penser au passé, voir l'image traumatisante à chaque instant, obsédante, même la nuit, tout m'évoque ce fait, ma mémoire n'évolue plus.

3.

L'individu peut en arriver au déni de ce qu'il a vécu. Ce refus de prendre en compte une partie de la réalité, inacceptable pour l'individu, est un mécanisme de défense inconscient en vue de se protéger. Mais triomphe-t-on vraiment de sa souffrance en la niant, en refusant de voir la réalité en face ? Dans cette stratégie inconsciente de fuite, le sujet semble avoir choisi l'un des membres du couple analysé par Cyrulnik, à savoir le plaisir. Je continue de vivre, à prendre du plaisir comme avant l'événement dont je nie la survenue, je vis « comme si de rien n'était ». Mais, ce faisant, j'oublie que le vrai plaisir est ici celui lié au sentiment d'un triomphe, et non du refus de combattre. Un retour du refoulé pourrait bien me terrasser à nouveau...

Transition

Si on ne triomphe pas dans le choix (plus ou moins conscient) de la douleur contre le plaisir ou du plaisir contre la douleur, c'est qu'il faut ne pas nier l'existence du fait traumatique et apprendre à « y faire » avec sa douleur. Le plaisir peut alors résulter d'un travail sur sa douleur.

II. La résilience est possible, à la condition que le sujet sorte de son isolement et « mette en scène » (expression de Cyrulnik), transforme, sublime, son expérience traumatique. Le couple douleur / plaisir se forme alors.

1.

À l'origine, la résilience s'applique à la physique : c'est la résistance d'un matériau aux chocs. Boris Cyrulnik a pu constater que des hommes et femmes rescapés de la Shoah, des soldats revenus d'Afghanistan, quoique traumatisés, avaient réussi à résister à ce